

J'atteignis ainsi l'âge de douzo ans. Je savais passablement lire, écrire ; mais danser et médire de mes petites amies, à merveille : lorsque je lisais ou travaillais mal, on me grondait ; mais quel effet produisaient ces réprimandes ! Je savais que Jeannette, la fille de notre voisin, lisait couramment et brodait dix fois plus vite que moi, et que ma mère l'appellait *petit oison*, parce qu'elle ne savait ni bien danser, ni parler en compagnie. Je raisonnais d'après les principes qu'on m'avait donnés ; je dansais à ravir, je parlais comme un oracle, je chantais quelques ariettes ; les jeunes gens commençaient à me trouver charmante, tandis que notre maître, qui me grondait sans cesse, faisait seul l'éloge de Jeannette. Cet homme était fort pauvre ; il portait un habit rapé : de quel prix pouvait être pour moi ses éloges ? . . .

A quatorze ans, les romans développèrent mon goût pour la lecture. J'en lus d'anciens et de nouveaux ; mais je préfèrai bientôt les premiers : voir un amant soupirer à ses pieds pendant de longues années, sans qu'il ait la hardiesse de déclarer son amour ; passer ces mêmes années à lui faire sentir le poids de ses chaînes ; lui faire supporter ses caprices, ses railleries, me semblait une vie enchanteresse. Je commençai d'abord à jouer la prude : quand un jeune homme jettait les yeux sur moi, j'affectais de l'humour, du dédain. On voit par là que l'amour n'était encore chez moi qu'un jeu de la vanité, et que mon cœur n'y prenait aucune part.

Quinze ans, cet âge tant vanté par les romanciers et les poëtes, arriva : les romans modernes commencèrent à me plaire beaucoup plus que les anciens ; je résolus d'aimer de toute mon âme, aussitôt que l'être idéal digne de moi se présenterait à mes yeux. Ma tête n'était remplie que de cette idée ; je ne rêvai plus qu'amans fidèles, jalousie, enlèvement ; et j'étais presque en colère contre ma mère, lorsqu'elle me répétait que mon choix ne serait pas contraint. Cependant cette promesse fut bientôt mise à une rude épreuve.

A un bal fort brillant, je dansais avec le jeune lieutenant Sallis ; sa légèreté, sa grâce, étaient inexprimables ; tous les yeux de l'assemblée s'attachaient sur mon beau danseur. Il offrit la main à d'autres demoiselles, puis revint à moi avec un empressement marqué ; mon cœur bondissait de joie et d'orgueil. Comme tu fais des envieuses ce soir, Amélie ! me dit en passant ma mère. Ces mots décidèrent de mon sort. J'écoutai avec une joie indicible les flatteries du lieutenant ; il serra ma main, je répondis à ce mouvement ; il m'entraîna dans une salle voisine, et se jettant à mes pieds, il me fit la déclaration d'amour la plus passionnée. Je vis en lui l'homme digne de faire mon bonheur : n'avait-il pas été l'objet de l'admiration générale ? c'en fut assez. Je rougis et gardai un morne silence. Sallis me conjura de lui donner quelque espoir : pouvais-je le lui défendre ? Dès cet instant une liaison